

Mission et consécration dans le contexte actuel en Afrique et à Madagascar

par Marc Benjamin Balthason Ramarason, C.M.

Evêque de Farafangana

Qu'attend-on d'un consacré dans le contexte socio-economico-politico-culturel actuel en Afrique et à Madagascar ? Quels sont les moyens dont nous disposons pour vivre cette vocation ? Quels sont les obstacles ?

I) LE PHÉNOMÈNE D'APPARTENANCE

En guise d'introduction à cet humble article, j'aimerais d'abord parler très brièvement d'un phénomène qui marque notre époque le « *phénomène de l'appartenance et des appartenances* ». Cela peut aider le consacré qui lira cet article à se situer au niveau de la société.

D'emblée, je me refuse à mettre dans mon analyse toute connotation morale à propos de ce que j'appelle phénomène d'appartenance... Le but est de nous faire comprendre certains comportements ambigus des membres des communautés ecclésiales surtout des communautés religieuses.

Qu'est-ce qu'une *appartenance* ? C'est "l'état de celui qui appartient à une *collectivité*, à un *groupe*", nous dit le Petit Larousse. Autrefois, l'appartenance ne posait pas de problème parce qu'on était dans une société globalisante où les mentalités sont homogènes, où tout le monde se connaît et s'entraide. Bref, c'est le conformisme qui était l'idéal. Dans ce type de société où l'ordre est le modèle. Chacun trouve facilement sa place, son rôle.

Par contre avec l'avènement de la mondialisation on est passé d'une société globalisante à une société éclatée dont les références changent selon les points de vue, dans une société dans laquelle les rôles changent selon où on se situe. C'est pour cela qu'on parle plutôt des « *appartenances* » et non plus de « *l'appartenance* ». Dans ce genre de société éclatée, puisque c'est le changement qui est « constant », c'est le dialogue et le projet qui deviennent le mot d'ordre. Malheureusement comme conséquence immédiate de cette situation, les membres sont en perpétuelle quête de leur identité...

Ayant sous nos yeux ce phénomène nouveau qui peut expliciter certains comportements, abordons notre sujet. Pour cet article je me suis surtout inspiré de l'Exhortation postsynodale « *Ecclesia in Africa* »¹. Comme nous le savons, le thème général du synode était celui de l'évangélisation, l'évangélisation de l'Afrique à la veille de la fin du deuxième millénaire : « L'Église en Afrique et sa mission évangélicatrice vers l'an 2000 : "Vous serez mes témoins" (Ac 1, 8) ». Ce thème est d'ailleurs le point principal du pontificat de Jean-Paul II : « La nouvelle évangélisation ». C'est un *leitmotiv* chez lui. Et comme les points proposés pour cet article sont développés dans l'exhortation, nous allons profiter de l'approche du Pape.

Mais qu'entend-t-on par évangélisation ? C'est avant tout l'annonce au monde de la bonne nouvelle que Dieu, qui nous aime, sauve le monde par le Christ. Dans sa méthode et sa finalité, l'évangélisation doit chercher à offrir la Bonne Nouvelle du Christ au monde. Et c'est cela le centre du message du synode que le Pape lui-même qualifie de « synode de résurrection, synode d'espérance ». Le but du synode est donc de trouver les « moyens grâce auxquels les Africains pourront mieux mettre à exécution le mandat que le Seigneur ressuscité donna à ses disciples » (n° 29) : être ses témoins (Ac 1, 8).

C'est pour cela qu'aujourd'hui, dans le contexte qui est le nôtre, nous devons inventer les moyens d'annoncer l'Évangile du Christ. L'Évangile est une chance irremplaçable pour l'Afrique et pour Madagascar, mais annoncer le Christ en Afrique et à Madagascar est aussi une chance pour le christianisme, comme l'affirme un prêtre Zaïrois, François KabaséléLumbala dans son ouvrage : « *Le christianisme et l'Afrique, une chance réciproque* » (Karthala, 1993).

Quand on parle d'évangélisation, il est bon d'avoir aussi dans l'esprit les deux situations qu'on doit distinguer mais qui peuvent se superposer dans un secteur donné : il s'agit de la première évangélisation ou « pré-évangélisation même » pour ceux qui n'ont jamais reçu l'annonce du message évangélique et de l'évangélisation en profondeur, pour ceux qui sont déjà dans l'Église (n° 47). Toutefois, l'Église de Mission, l'Église malagasy et l'Église d'Afrique doivent pouvoir arriver à devenir « Église en mission ». Nous devons être nos « propres missionnaires » : « *L'Église instituée par le Christ étant missionnaire par nature, il s'ensuit que l'Église en Afrique doit elle-même jouer un rôle actif au service de ce plan de Dieu. C'est pourquoi j'ai dit souvent que l'Église en Afrique est une Église missionnaire et, dans le même temps, une Église en mission* » (n° 29).

¹ En 2009 aura lieu la deuxième assemblée spéciale du synode des Evêques pour l'Afrique dont le thème est prophétique : « L'Église en Afrique au service de la réconciliation, de la paix et de la justice »...



Participants à l'Assemblée Provinciale à Fianarantsoa, Madagascar

Une question se pose déjà quand on observe la réalité locale, ce qui se passe autour de nous : *dans un pays saturé de mauvaises nouvelles, comment le message chrétien peut-il être une « bonne nouvelle » pour un africain dans sa vie quotidienne ? Au milieu d'un désespoir qui envahit tout, où sont l'espérance et l'optimisme que doit apporter l'Évangile ? Comment l'Église doit-elle être pour que son message de « résurrection et d'espérance » soit crédible ?* (n° 40).

C'est là que se situe l'enjeu du message. Face à ces réalités, l'Église, donc le baptisé en premier et le consacré en particulier, comme « avant-garde », doit être « le bon Samaritain » sur la route de « Jéricho » : *« Pour plusieurs Pères synodaux, l'Afrique actuelle peut être comparée à l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba entre les mains de brigands qui le dépouillèrent, le rouèrent de coups et s'en allèrent le laissant à demi mort (cf. Lc 10, 30-37). L'Afrique est un continent où d'innombrables êtres humains — hommes et femmes, enfants et jeunes — sont étendus, en quelque sorte, sur le bord de la route, malades, blessés, impotents, marginalisés et abandonnés. Ils ont un extrême besoin de bons Samaritains qui leur viennent en aide. Pour ma part, je souhaite que l'Église continue patiemment et inlassablement son œuvre de bon Samaritain... »* (n° 41)².

² C'est moi qui souligne.

II) UN RAPIDE REGARD SUR LE CONTEXTE LOCAL

Essayons de voir la situation du continent et de Madagascar en particulier pour nous aider à répondre à notre vocation de consacré et étant donné que la plupart des congrégations qui œuvrent à Madagascar et en Afrique sont apostoliques.

1) *Situation*

Il n'y a pas besoin de faire ici une image de cette situation. Nous la connaissons (n° 51) : pauvreté croissante (plus de 75% de la population vit au-dessous du seuil de la pauvreté (« Source Banque Mondiale »), tire mauvaise administration et gestion des rares ressources disponibles, « cacophonie politique » à cause d'une mauvaise conception de la démocratie, urbanisation mal contrôlée, dette internationale (Madagascar a 4 milliards de dollars de dettes soit 4.000 milliards ariary!!!), insécurité, analphabétisme croissant, problèmes démographiques (400.000 personnes/an alors que la croissance de la population active est de 220.000 personnes/an), détérioration des services sanitaires et des moyens éducatifs, SIDA, économie « otage » de la politique... : bref on est « à la dérive », comme les médias aiment le répéter malheureusement. Dans une interview dans *Jeune Afrique*, Michel Camdessus, Ancien Directeur Général du FMI résumait bien la situation actuelle de l'Afrique : « *Aussi longtemps que l'Afrique ne mettra pas davantage d'ordre dans son économie et qu'elle n'affirmera pas, par des mesures concrètes, sa volonté politique de prendre son destin en charge, elle ne pourra compter que sur des subsides quémendés auprès des bailleurs de fonds charitables* » (sans commentaires). *L'économie est trop prisonnière de la politique en Afrique!!!* A cause de cette situation, l'Afrique risque d'être au bord du chemin, abandonné s'il ne l'est déjà, par la communauté internationale. Qui pourra-être alors le « Bon Samaritain » ?

2) *Conséquence : perte de confiance, perte d'identité*

Ce qui est sans doute le plus grave dans tout cela, c'est que cette situation conduit les Africains et les Malagasy à se mésestimer, à perdre confiance, à se résigner, à croire à une fatalité maudite de leur destinée... Ils sombrent encore plus fortement dans cette mésestime quand des événements comme l'incendie du Rova (symbole de la fierté nationale du temps de la royauté merina brûlé en 1995, mais l'origine de l'incendie n'est jamais élucidé jusqu'à ce jour), semblent confirmer tout ce qu'ils pensent... Les chercheurs doivent approfondir ce constat car il me semble que ce n'est plus un simple phénomène sociologique ou une psychose mais c'est ancré dans certaines mentalités : beaucoup ont l'étrange sentiment d'une malédiction divine qui pèse sur eux. Certains pensent que les Africains et les Malagasy, à

cause de ce blocage, refusent le développement si on tient compte du livre d'Axelle Kabou, *Si l'Afrique refusait le développement*, L'Harmattan (1991)...

C'est une véritable et profonde crise d'identité. L'Africain, le Malagasy, il faut en convenir, ne sait plus où il en est, il doute de tout, il ne sait plus quoi faire... Cela se constate surtout chez les jeunes... On ne veut plus réfléchir. Beaucoup n'ont plus d'idéal. Il n'y a plus de « repères ». C'est l'instinct qui détermine alors toutes les actions. Il n'est plus rare de constater des actes perpétrés ici ou là qui dépassent largement l'imagination. Dans ce contexte, il est difficile de parler de développement car il ne peut y avoir de véritable développement que si on croit à son avenir, la véritable force d'un développement est la confiance en son avenir (la Banque Mondiale fixe comme premier objectif pour le développement d'Afrique et de Madagascar: redonner espoir à la population!). On parle beaucoup de changement de mentalité. Des changements de mentalité, il s'en opère déjà mais dans la « mauvaise direction ». Monsieur Emmanuel Rakotovahiny, quand il était encore Premier Ministre, lors de son discours de présentation des vœux à Iavoloha, au Palais Présidentiel, le 22 janvier 1996, déclara: « Les obstacles sont nombreux, les problèmes irrépertoriables. **Mais ce qui peine, c'est l'état actuel des mentalités et des comportements** ».

3) **Vrai développement : développement de tout homme et de tout l'homme**

Les Malagasy, les Africains ont besoin non seulement d'un décollage économique-politique (développement rapide (accélééré ??? nos dirigeants confondent vitesse et précipitation et durable), mais d'une véritable libération de l'homme et de tout homme qui ne peut s'opérer que dans une éducation bien adaptée. Et c'est le rôle de l'évangélisation, et ce que veut surtout mettre en exergue le message post-synodal: « *Le développement humain intégral — développement de tout homme et de tout l'homme, spécialement des plus pauvres et des plus déshérités de la communauté — se situe au cœur même de l'évangélisation* » (n° 68). Et le document cite Paul VI: « *Entre évangélisation et promotion humaine — développement, libération — il y a des liens profonds. Liens d'ordre anthropologique, parce que l'homme à évangéliser n'est pas un être abstrait, mais qu'il est sujet aux questions sociales et économiques. Liens d'ordre théologique, puisqu'on ne peut pas dissocier le plan de la Création de la Rédemption qui lui, atteint les situations très concrètes de l'injustice à combattre et de la justice à restaurer. Liens de cet ordre éminemment évangélique qui est celui de la charité: comment en effet proclamer le commandement nouveau sans promouvoir dans la justice et la paix la véritable, l'authentique croissance de l'homme ?* » (Evangeli nuntiandi, 8-12-75, n° 31).

D'après l'exhortation, le rôle de l'Église, et donc des consacrés, est alors clair : elle doit « *se faire la voix des sans voix* » (n° 70). Mais dans ce rôle primordial, le document souligne en citant *Sollicitudo rei socialis* « *c'est toujours plus important que la dénonciation, et celle-ci ne peut faire abstraction de celle-là qui lui donne son véritable fondement et la force de la motivation la plus haute* » (n° 70). C'est maintenant l'enjeu de l'après synode et plus particulièrement à Madagascar et en Afrique après l'écroulement du mur de Berlin et l'avènement de la démocratie. C'est pour cela que le thème de la prochaine assemblée spéciale du synode des Evêques pour l'Afrique est : « L'Église en Afrique au service de la réconciliation, de la paix et de la justice ».

En effet, jusqu'à maintenant l'Église a toujours « tendance » de « dénoncer » au lieu « d'annoncer ». Or son véritable rôle est le rôle prophétique, fruit de discernement des signes du temps. Sinon on risque ainsi de démolir les acquis (*ce qui risque par exemple d'arriver ici à Madagascar avec le Conseil Œcuménique des Églises Chrétiennes ou FFKM s'il continue à trop se mêler de la politique politicienne ces dernières années*).

4) **Mais quelle annonce et comment la faire ?**

L'Exhortation postsynodale n'a pas de « solution-miracle » à proposer. Il veut seulement souligner que l'Église fait partie de cette société en détresse (cf. G.S., n° 1 : « *Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur* »). Pour être en mesure d'accomplir sa véritable mission, *l'Église doit être en dialogue constant et en solidarité amicale avec la société dans laquelle elle se trouve*. En effet, la foi n'existe en vérité qu'incarnée, parce qu'elle est un chemin de vie. Une foi qui ne devient pas culture est une foi qui n'est pas pleinement accueillie, entièrement pensée et fidèlement vécue. D'où la nécessité de l'inculturation dans le but « d'incarner » dans notre pastorale les structures culturelles et socio-politiques du pays. Cela nécessite une bonne connaissance de la Doctrine sociale de l'Église et des réalités locales.

5) **Des cris devant ces tristes réalités**

Tout en sachant qu'il n'y a pas de « solution-miracle » qui serait applicable à toutes les situations, il est bon d'être convaincu que seul l'amour est le chemin à parcourir car il est « inventif jusqu'à l'infini » (Coste XI, 146) et ce n'est pas les exemples qui manquent aussi bien tout au long des siècles qu'actuellement. Ce sont presque des cris de détresse.

- Le cri de SCEAM : Lors de sa 7^{ème} Assemblée, juillet 1984, le SCEAM (Symposium des Conférences Episcopales d'Afrique et de Madagascar) a pris comme **Option préférentielle les pauvres...** « Etre la voix des sans-voix » car il ne peut pas y avoir de vraie évangélisation sans promotion humaine : « L'homme à évangéliser n'est pas un être abstrait, mais sujet des questions sociales et économiques... »³.
- Le cri du VINCENTIEN : En tant que vincentiens, nous ne pouvons qu'être partie prenante de cette option. On doit même dire que ce n'est pas comme certains instituts : une option préférentielle. Mais pour nous vincentiens, c'est notre **raison d'être**.
- Certes la sensibilité n'est pas nouvelle. Mais la réalité qui prévaut en Afrique et à Madagascar, en ce début du 3^{ème} millénaire, pousse (« la charité du Christ nous presse » [II Co 5, 14]) à découvrir un nouveau « stimulant » de vie de communion avec les déshérités de tous bords... C'est dans ce sens qu'il faut comprendre aussi l'appel de Paul VI à Kampala « **désormais, vous êtes vos propres missionnaires** ». « *Nous devons être nos propres missionnaires, c'est-à-dire porter le souci de notre continent sans laisser les seuls non-africains franchir des milliers de kilomètres pour venir annoncer Jésus-Christ à nos frères qui sont parfois à quelques kilomètres de ce "chez nous" dont nous sommes d'éternels prisonniers* »⁴.
- **Cela exige des communautés chrétiennes responsables, adultes, inculturées pour relever les nombreux défis.** En effet, les pauvres actuellement souffrent non pas parce que la charité manque mais le service des pauvres a besoin d'être inculturé : « *Voilà, dit-il, une grande charité qu'ils exercent, mais elle n'est pas bien réglée ; ces pauvres malades auront trop de provisions tout à la fois, dont une partie sera gâtée et perdue, et puis après ils retomberont en leur première nécessité...* ».

Cette parole de St Vincent est d'actualité car nous savons très bien que ce ne sont pas les aides qui manquent mais la volonté et la manière d'aider qui font défaut. Le problème de l'effacement total ou partiel des dettes illustre bien cette triste réalité. Les institutions financières internationales reconnaissent toujours davantage que le poids de la dette sur les pays les plus pauvres constitue un obstacle à leur développement économique et provoque des conséquences sociales désastreuses. Ce sujet mérite un développement mais il dépasse

³ Exhortation pastorale des Evêques d'Afrique et de Madagascar, SCEAM, juillet 1984, n° 89.

⁴ PIERRE TCHOUANGA, « Lettre ouverte à tous les prêtres africains », in *Afrique Nouvelle*, Dakar, 11-17 juillet 1984, p. 15.

notre thème. Toutefois, une question fondamentale qui vaut d'être posée : « Qui est vraiment expert en pauvreté ? Celui qui voit et qui contemple ou celui qui la vit ? ». Les théories ne manquent pas malheureusement ! mais ce qu'on aimerait voir et avoir c'est la concrétisation de ces théories.

III) LES DÉFIS

Après avoir analysé le contexte actuel, essayons maintenant de voir les défis que doit affronter l'Église de Madagascar et d'Afrique.

1) ***Une Église jeune par son âge et par ses membres : un atout et une faiblesse en même temps***

Tout d'abord, il faut savoir que cette Église est encore jeune donc elle revêt les forces et les faiblesses caractéristiques de la jeunesse : fraîcheur, vitalité, énergie qui permettent d'affronter les épreuves et les luttes. La jeunesse signifie croissance et maturation. Si des crises se produisent au cours de ce processus, il s'agit en général de crises de croissance, celles d'où l'homme sort normalement plus mûr. C'est une Église qui se trouve dans une situation transitoire entre l'Église de mission et l'Église en mission, en testant ses ailes et cherchant son chemin vers la maturité.

2) ***Source et fondement de l'évangélisation : Église-Famille, concept-clé de ce synode⁵***

Pour que cette évangélisation s'enracine dans la culture, il faut la considérer comme édification de la famille de Dieu sur terre. Ce concept d'Église-Famille mériterait un autre exposé car le sujet est vaste et nouveau. Ici encore je ne ferai qu'énoncer seulement quelques points intéressants.

⁵ *Ecclesia in Africa*, n° 63 : « Non seulement le Synode a parlé de l'inculturation, mais il l'a appliquée en prenant, pour l'évangélisation de l'Afrique, l'idée-force de l'*Église Famille de Dieu* (99). Les Pères y ont vu une expression particulièrement appropriée de la nature de l'Église pour l'Afrique. L'image, en effet, met l'accent sur l'attention à l'autre, la solidarité, la chaleur des relations, l'accueil, le dialogue et la confiance (100). Voir aussi lettre pastorale de la SCEAM du mois de novembre 2001 *L'Église-Famille de Dieu : lieu et sacrement de pardon, de réconciliation et de paix en Afrique* : « L'Assemblée plénière du Symposium des Conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar est un moment privilégié pour confirmer l'option de l'Église comme famille de Dieu, expression particulièrement appropriée de la nature de l'Église pour l'Afrique (*Ecclesia in Africa*, 63) et pour en déterminer avec toujours plus de précision les conséquences concrètes, en vue d'une pastorale toujours plus adaptée » (1).

a) *Tout d'abord pourquoi ce nouveau concept ?*

Ce concept a des racines plus profondes dans la culture que les autres concepts de l'Église : Église-Peuple de Dieu, Église-Communium. Il exprime plus profondément les valeurs chères aux malagasy et qui concordent bien avec celles de l'Évangile : *fihavanana*⁶, donc communion, fraternité, solidarité, paix, convivialité. Le sens de l'appartenance, la personnalité corporative. Le concept de famille très fort pour les Africains et pour les Malagasy exprime par une image concrète la profonde notion ecclésiologique de communion.

La notion de « famille élargie » est très ancrée chez l'Africain et chez le Malagasy, l'ensemble de l'humanité est d'une certaine manière pour lui la famille de Dieu. Or l'évangélisation n'a d'autre but que cela : inviter l'humanité à participer à la vie même de la Trinité afin que « Dieu soit tout en tous » (I Co 1, 28). En outre, si ce concept « Église-famille » est compris et accueilli. Il permet également de sortir du dilemme de la dichotomie entre vie quotidienne et foi.

b) *Comment peut-on concevoir cette Église-famille*

L'Église-famille est celle dont le Père a pris l'initiative en créant Adam, celle que le Christ, nouvel Adam et Héritier des nations, a fondée par le don de son corps et de son sang et celle que manifeste à la face du monde l'Esprit que le Fils a remis au Père pour qu'il soit la communion entre tous. Il n'est pas difficile de redécouvrir à partir de ce concept les catégories déjà enracinées dans la culture malagasy : *Anaran-dray* (l'ancêtre qui porte un nom, et pour nous chrétien c'est Dieu qui est Père : *Andriamanitra Ray*), — *Iray rà, iray aina* (même sang et même source de vie par le Baptême) — *Iray Dina* (La Bible, Parole vivante, est Parole d'Alliance de la famille divine [Trinité] avec la famille humaine qu'elle crée et sauve) — *Iray vatsy* (viatique : Eucharistie) — *Iray lova* (héritage : vie éternelle). Tous ces points mériteraient un approfondissement.

c) *Concrétisation de cette notion d'Église-Famille*

Ce nouveau concept nécessite forcément une nouvelle approche de la pastorale. L'expérience *des communautés chrétiennes de base* permet de nous aider à y parvenir. C'est au sein de ces communautés ecclésiales vivantes que doivent se vérifier et se développer ces

⁶ On peut traduire *Fihavanana* par « **familialité** », un néologisme à rapprocher à la « sponsalité » de Jean Paul II. Si pour Jean Paul II, la sponsalité souligne surtout le lien et la relation au sein d'un couple. La familialité est ce qui fait le lien et la relation au sein d'une communauté malagasy ayant la même origine de l'*aina* (souffle de vie). Je pense que ce concept peut se trouver aussi au sein de la société africaine sous d'autres appellations.

richesses d'Église-Famille surtout au sens de la responsabilité et du témoignage de vie. Elles ne doivent pas être uniquement un lieu de réflexion, de prière, d'écoute de la Parole comme d'autres mouvements ecclésiaux mais un « véritable centre de vie de la communauté », comme famille : un foyer (*ankohonana*). Grâce aux communautés chrétiennes de base, tout le monde est responsable de tout, de sa propre vie jusqu'à celle de l'Église tout entière en passant par la société. Bref, on arrive à avoir une « unité de vie », source d'un développement intégré. Ce thème de « communauté chrétienne vivante » est important. Il nécessite une analyse plus approfondie qui dépasse le cadre de cet exposé. Je signale pour terminer qu'on n'est pas né dans l'Église-famille mais on le « devient », cela nécessite donc un véritable cheminement car l'Église avant d'être une construction humaine est un don de l'Esprit. Il faut en tenir compte dans notre approche pastorale.

d) *Famille-Église domestique*

Le concept d'Église-Famille exige en premier lieu l'enracinement d'une véritable famille-Église domestique, donc une évangélisation en profondeur de la famille. Le second rapport du Cardinal Thiandoum le souligne : « Une évangélisation en profondeur de la famille devrait permettre d'éliminer la dichotomie qui existe entre la foi des gens et leur manière de vivre ». A ce sujet, le concept malagasy du Fihavanana — le lien vital qui unit les enfants à leurs parents l'homme à la femme, l'individu à son environnement — pourrait ouvrir une perspective ». Mais tant qu'une véritable théologie du mariage et de la famille qui tient compte de l'inculturation, donc des réalités locales notamment du mariage traditionnel, n'est pas développée, ce concept restera toujours au stade des vœux pieux dans nos différents secteurs, même dans les régions où la foi est déjà implantée. C'est un véritable défi car c'est nous (quand je dis « nous » ce n'est pas seulement les théologiens mais l'Église tout entière, donc les laïcs inclus) qui devons faire, cette « théologie » tout en ayant bien-sûr un regard sur l'universalité de l'Église. Malheureusement ce synode n'a même pas esquissé un début de solution. Les paragraphes qui en parlent sont brefs et trop généraux. (n^{os} 50 et 83)

e) *Laïcat et nouveaux ministères*

Cette notion d'Église-Famille exige une nouvelle conception du laïcat et de nouveaux ministères. Ici encore le document n'a rien apporté de neuf. Il reprend les anciens documents : *Christi Fideles Laici, Redemptoris Missio* pour souligner que les laïcs doivent honorer leur mission de baptisés et de confirmés (n^o 90). Or la situation et le contexte requièrent d'autres nouveautés qui permettront de développer justement cette mission initiale. Je fais allusion notamment ici

au statut des « catéchistes » qui n'ont pas de véritable statut ministériel. Mgr Zevaco, dans un article sur l'Église à Madagascar dans le journal *Lumière* d'Août 1973 a abordé déjà ce problème.

Il mérite d'être approfondi un peu plus. Dans la même ligne, j'aimerais aussi signaler que la formation des laïcs est plus qu'une urgence, dans le domaine socio-politique, pour qu'il y ait vraiment des laïcs responsables (n° 54) La Constitution pastorale *Gaudium et Spes* a déjà souligné cette nécessité: « *Pour que tous les citoyens soient en mesure de jouer leur rôle dans la vie de la communauté politique, on doit avoir un grand souci de l'éducation civique et politique; elle est particulièrement nécessaire aujourd'hui, soit pour l'ensemble des peuples, soit, et surtout, pour les jeunes. Ceux qui sont, ou peuvent devenir, capables d'exercer l'art très difficile, mais aussi très noble, de la politique, doivent s'y préparer...* » (G.S. n° 75, & 6).

f) *Église et formation des agents de l'évangélisation*

Tout le monde est d'accord sur un point: l'avenir de l'Église-Famille de Dieu est étroitement lié à la qualité de la formation des agents pastoraux et de leur témoignage de vie. L'augmentation du nombre des vocations est donc pour l'Église une grâce et en même temps un défi.

IV) ÉGLISE ET DIALOGUE

Pour qu'il y ait un véritable enracinement de cette Église-Famille, il faut que notre Église sache dialoguer avec les autres religions aussi bien traditionnelles que les autres grandes religions. Ce dialogue interreligieux est un moyen privilégié pour promouvoir la paix et l'unité. Cependant le grand défi pour nous, ce n'est pas l'œcuménisme entre les grandes Églises, mais la prolifération des sectes. La plupart de leurs membres viennent de chez nous et des jeunes. Je suis un peu surpris que le document post-synodal et les différentes interventions (sauf le Cardinal Arinze, président du Conseil Pontifical pour le dialogue interreligieux) ne l'aient pas mentionné. Sur le même plan, il faut aussi que nous tenions compte de la poussée de l'Islam, surtout dans certaines régions de l'île notamment dans le nord, sur la côte ouest et sud-est. L'Église de Madagascar doit y taire face également. Comment? Les expériences d'autres Églises pourront nous y aider (Ex. au Soudan).

1) *Église et jeunesse (n° 115)*

L'Église d'Afrique et de Madagascar est jeune. La portion la plus importante de notre Église est la jeunesse. Cette dernière ne représente pas seulement le présent mais surtout l'avenir. Donc en aidant

les jeunes à s'épanouir, en luttant contre l'analphabétisme, la drogue, le chômage..., l'Église prépare son avenir. Cela nécessite une véritable pastorale de la jeunesse ancrée dans la culture et dans le contexte.

2) *Église et mass-média (n° 122-124)*

L'Église ne peut pas faire fi de ce domaine. Il faut reconnaître que les médias se développent à grands pas, à l'instar des différentes stations de radio. Le document parle même « d'invasion » (n° 52). Et nous devons avouer qu'ils ont beaucoup d'influence sur la vie des gens. C'est la « nouvelle école » de ce début de siècle : « *Le premier aréopage des temps modernes est le monde de la communication qui donne une unité à l'humanité en faisant d'elle un "grand village". Les médias ont pris une telle importance qu'ils sont pour beaucoup de gens, le moyen principal d'information et de formation : ils gardent et inspirent les comportements individuels, familiaux et sociaux. Nous recommandons particulièrement que les diocèses et les conférences ou assemblées épiscopales veillent à ce que la question des médias soit abordée dans tous les plans pastoraux [...]. Les Evêques devraient rechercher la collaboration des professionnels des médias* » (Conseil Pontifical pour les Communications Sociales).

On parle beaucoup aujourd'hui de « l'autoroute de l'information ». Le message final du synode souligne que c'est une « nouvelle culture » : « *Les mass-media constituent d'abord une culture nouvelle qui a son langage propre et surtout ses valeurs et contre-valeurs spécifiques. A ce titre, ils ont besoin comme toute culture d'être évangélisés* ». Et dans cette « nouvelle culture » est incluse ce qu'on a l'habitude d'appeler la « modernité » qui exige un profond discernement surtout auprès des jeunes. L'Église a le devoir de les accompagner. Il doit y avoir une vraie pastorale des médias.

3) *Église et école de libération*

– *henamaso et fialonana* : S'il y a un fléau qui mine toute vie de société en Afrique et à Madagascar c'est ce qu'on appelle le *henamaso* (une sorte de pudeur qui bloque une relation saine et franche. On n'ose pas dire la vérité pour ne pas abimer la bonne entente). C'est ce *henamaso* qui gère la relation aux autres. Par peur de blesser l'autre et pour une harmonie de cette relation fondée sur le *fiavanana* (*familialité*), personne n'ose dénoncer les maux qui rongent cette relation. Il n'est de dialogue sans qu'interviennent les mots « peur, avoir peur, de peur que (*sao dia* en malagasy...). Omniprésente, la peur est à peine dissimulée ».

Mais à côté de ce *henamaso* et inséparable à ce dernier se trouve le *fialonana*, la jalousie. En effet on fait tout pour s'opposer à toute ascension sociale fondée sur le travail ou le mérite ; à cause de la

jalousie (*fialonana*). Chacun refuse de se laisser dépasser ou commander par un autre, surtout si cet autre est son parent.

Les relations sociales seront libérées le jour où *henamaso et fialonana* seront battues.

– Conception de l'autorité avec le sens du *Ray aman-dReny* : Le contexte social a changé, mais une certaine conception du pouvoir et de l'autorité est encore profondément ancrée dans la mentalité : le sens du *rayaman-dreny* (parents, des personnes âgées) et des coutumes persiste.

Cette situation peut être bénéfique à un certain moment car à partir de longues délibérations on arrive à des compromis. Mais elle peut entraîner un blocage à tout développement car elle rend inefficace une organisation qui a besoin des décisions rapides et claires. Il arrive même qu'à cause de ce concept, on n'ose pas sanctionner. Plus grave on arrive à des situations où personne n'est responsable.

– *Le sens de la loi* : Le sens de ce qu'on appelle la loi est un autre défi. La loi est confondue avec le sens du *fady* (*les interdits coutumiers*). Ensuite il y a une nouvelle conception de la loi venue avec la colonisation : la loi imposée par l'État est confondue avec la colonisation donc imposée jamais acceptée d'où le manque du sens du bien commun et du sens du bien public.

Il y a encore d'autres points qui méritent d'être élucidés comme les *problèmes ethniques et castes* qui sont aussi des freins à toute évolution sociale. En ce domaine plus qu'en tout autre, une vie consacrée bien inculturée doit être un chemin de libération, afin qu'il n'y ait plus ni côtiers ni gens des plateaux, ni nobles, ni hommes libres, ni esclaves. Nos communautés doivent être une école de libération pour les gens qui nous entourent.

4) **Église et religion traditionnelle**

L'expression elle-même est récente. Dans le passé, les ethnologues européens, pour désigner les croyances religieuses des Africains par exemple, parlaient de religions « primitives » ou « animistes ». En 1961, à Abidjan, s'est tenu un colloque sur les religions africaines les participants, anthropologues et missionnaires notamment, ont décidé d'abandonner le terme d'animisme pour le remplacer par « religions traditionnelles ». L'expression n'est pas satisfaisante, puisqu'habituellement « tradition » est opposée à « innovation ». Or on constate aujourd'hui que les « religions traditionnelles » d'Afrique, sont bien vivantes, et que même, dans certains cas, elles auraient tendance à « phagocyter » les religions universelles comme le christianisme ou l'islam. Ces religions traditionnelles, comme l'affirme Achille Mbembe dans son ouvrage intitulé « *Afriques indociles* Kar-

thala, 1988 », résistent, s'adaptent à la crise actuelle en Afrique et font preuve de créativité. Les qualifier de « traditionnelles » apparaît donc trop court. C'est sans doute pourquoi, le terme d'animisme fait une timide réapparition dans le discours de certains chercheurs africains aujourd'hui.

Une caractéristique de ces religions traditionnelles est d'être liées aux cultures particulières. La religion constitue comme le lien de la culture. Dans certaines ethnies, il n'y a pas de nom pour désigner la religion, car celle-ci est partie intégrante de la vie quotidienne : être membre de l'ethnie, c'est appartenir à la religion de l'ethnie. Nous pouvons, appeler ces religions des « Religions-cultures ». C'est le cas pour la religion traditionnelle malgache qui imprègne toute la culture malgache. Toute inculturation du christianisme à Madagascar et en Afrique doit donc tenir compte du dialogue avec la religion traditionnelle malgache.

Que faire ?

Pour le moment, malheureusement, par manque de temps et de recherches approfondies, nous resterons sur notre faim tout en sachant que ce point est fondamental pour une vie consacrée à Madagascar et en Afrique. Certaines situations ambiguës dont nous sommes témoins dans nos communautés manifestent cette nécessité et cette urgence. C'est un autre défi qui nous attend.

CONCLUSION

Au terme de cet article, il se peut que nous ayons un regard un peu pessimiste. En effet, devant l'immensité du travail à faire nous nous sentons vraiment petits et insuffisants. Justement cela nous rappelle que nous ne sommes que d'humbles serviteurs et c'est le Seigneur qui travaille à travers nous. Lui non plus ne veut rien accomplir sans nous. Ce qu'il demande c'est notre confiance et notre collaboration. Voici ce que nous enseigne Saint Vincent : *« Je trouve bonne la maxime de se servir de tous les moyens licites et possibles pour la gloire de Dieu, comme si Dieu ne nous devait point aider, pourvu qu'on attende tout de sa divine Providence, comme si nous n'avions point de moyens humains »* (Coste IV, p. 366).